Document generated on 11/19/2024 7:27 p.m.

Recherches sociographiques

Peter GOSSAGE, *Families in Transition. Industry and Population in Neneteenth-Century Saint-Hyacinthe*

Marc-A. Lessard

Volume 42, Number 1, 2001

URI: https://id.erudit.org/iderudit/057434ar
DOI: https://doi.org/10.7202/057434ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lessard, M.-A. (2001). Review of [Peter GOSSAGE, *Families in Transition. Industry and Population in Neneteenth-Century Saint-Hyacinthe*]. *Recherches sociographiques*, *42*(1), 170–174. https://doi.org/10.7202/057434ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

et proposent des solutions concrètes, appuyées par des chiffres et des statistiques. Ils n'hésitent pas à lutter pour la démocratisation de l'accès à l'université et en faveur d'un financement plus important des institutions d'enseignement supérieur. Devant l'inertie du gouvernement québécois, ils deviennent progressivement favorables à l'ingérence fédérale ; devant les déficiences de plus en plus évidentes de l'Église, ils glissent lentement vers l'étatisation du domaine de l'éducation. Ils posent ainsi les grandes lignes d'un projet réformiste qui sera leur « principal cheval de bataille » sous le régime unioniste. (Sur ce dernier point de l'activisme étudiant, il ne faudrait pas, comme le fait l'auteur, exagérer l'importance du Rapport Massey sur la prise de conscience de la nécessité de réformer l'éducation au Québec. La mise sur pied d'une Commission Royale d'enquête est déjà un signe que le pays en entier s'était éveillé à ce genre de préoccupations. À l'Université Laval, que je connais mieux, on retrouve au moins une enquête conduite sur la situation économique et l'origine sociale des étudiants dès 1947.) Au fil des pages du livre, on s'amuse à reconnaître quelques noms promis à la célébrité : Hubert Aquin et Pierre Perreault, Robert Bourassa et Jean-Guy Blain, Camille Laurin et Claude Béland... On s'amuse à deviner derrière les balbutiements de ces carabins la promesse des engagements futurs.

En finissant, il serait toujours possible de regretter les explications trop simples, trop floues ou trop sommaires que l'on retrouve dans cet ouvrage. Mais en vérité cela ne ferait pas justice à ses qualités certaines. En vérité, le livre n'explique guère les événements qu'il narre. C'est que cela n'est pas son but. En revanche, il raconte beaucoup, et ce qu'il raconte, il le raconte bien. *Carabins ou activistes ?* est un ouvrage stimulant. Ceux qui aiment à réfléchir sur cette période de notre histoire récente seront heureux d'y trouver, sobrement exposés, des matériaux neufs pour en dégager la portée et le sens.

Jean-Philippe WARREN

Peter GOSSAGE, *Families in Transition. Industry and Population in Nineteenth-Century Saint-Hyacinthe*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1999, 279 p.

Un second ouvrage sur Saint-Hyacinthe en deux ans. Après *Saint-Hyacinthe, 1748-1998*, livre plein d'informations sur les événements, les personnages et les cadres sociaux publié par la Société d'histoire régionale de Saint-Hyacinthe en 1998, voici une étude en plongée au cœur des dynamismes qui ont contribué à transformer la ville au XIX[e] siècle. Peter Gossage s'interroge sur les relations entre l'avènement du capitalisme industriel qui y transforme l'univers du travail et les modes de vie de la population. Plus précisément il se demande si la présence de manufactures et la possibilité pour les hommes, les femmes et les enfants de travailler contre un salaire a pu affecter les décisions des jeunes femmes et jeunes hommes à l'égard de la famille et du ménage : se marier ou non, quand, avec qui ;

avoir combien d'enfants ; où s'établir ; etc. ? Bien sûr, connaissant l'histoire du capitalisme en Europe et en Amérique, il prévoit les réponses à ces questions, mais reste à savoir en quoi, comment et selon quel jeu de rapports entre les croyances, les idéologies, les contraintes sociales, les conditions matérielles, etc. Pour répondre à ces questions il mesure, décrit, analyse, s'efforce de comprendre les comportements et mentalités. Il en résulte un nouvel éclairage et de nouvelles questions non seulement sur Saint-Hyacinthe, mais aussi sur l'urbanisation et l'industrialisation de la société québécoise de l'époque.

Le livre se divise en deux parties d'inégale longueur : la description de la ville en transformation d'une part et l'analyse des familles et des ménages de l'autre.

La présentation de la ville et de son évolution ne posait pas de problème méthodologique. Il s'agissait de construire, à l'aide des travaux historiographiques existants, une synthèse simple, claire et centrée sur les années caractéristiques du développement de l'industrie capitaliste, en gros de 1850 à 1900. L'étude des familles s'avérait plus exigeante. Les registres paroissiaux manuscrits contenaient des informations tout à fait pertinentes, mais il fallait les déchiffrer, les compiler, les comparer et les organiser de façon à pouvoir décrire les situations et esquisser des évolutions. Gossage a compris qu'il pouvait procéder selon la méthode dite de « reconstitution de famille » : une famille, une fiche portant nom, adresse, âge, sexe, âge au mariage, nombre des naissances, mortalité infantile, veuvage, remariage, etc. Pour diverses raisons, il a dû limiter l'enquête à la seule paroisse catholique de Saint-Hyacinthe-le-Confesseur ou paroisse de la cathédrale et, comme la reconstitution de chacune des familles sur une période d'environ 25 ans, s'avérait une tâche pratiquement impossible, il a choisi de concentrer ses observations sur trois cohortes de couples mariés à des moments différents de la période : au début (1854-1861), au milieu (1864-1871) et à la fin (1884-1891). Ce double choix lui a laissé un corpus de 912 familles catholiques qu'il juge représentatif de la population totale. Il s'en explique en introduction en même temps qu'il décrit ses procédures de traitement des informations. Les questions les plus complexes de méthode font l'objet d'un long appendice de 28 pages. Par ailleurs, tout au long de l'ouvrage il explique les décisions qu'il prend et en évalue les conséquences sur la portée de ses observations et de ses analyses. Il en résulte une impression de grande prudence qui se renforce en cours de lecture, car, Gossage ne prétend jamais expliquer, il affirme l'existence de certains phénomènes et concomitances de phénomènes, puis s'interroge sur d'éventuelles interprétations ou relations de causalité dans la ligne des connaissances acquises.

Deux chapitres portent sur la ville et son histoire, trois sur les familles et les ménages : formation, composition, choix du lieu de résidence, conditions de vie, fertilité, taille.

Saint-Hyacinthe s'est développée dans la plaine de Montréal sur la rivière Yamaska. Très tôt la rencontre rivière-route en a fait un lieu de passage et d'échange puis un centre régional de plus en plus diversifiés de commerce, de service, de transformation et de production de biens de consommation. L'arrivée des chemins de fer en fit une ville industrielle, non sans stimuler les activités traditionnelles.

Exemple : alors qu'en 1871 les principales industries employaient au plus quelques dizaines de travailleurs, en 1900 de grandes manufactures en comptaient quelques centaines chacune, jusqu'à 600 chez la Penmans of Canada en 1903. La structure socioéconomique s'en trouve bouleversée, ce qui entraîne une reconfiguration des classes sociales et une transformation des modes de vie. Plus que les autres, l'ensemble des travailleurs manuels s'accroît et se diversifie. Leurs conditions de vie se détériorent : instabilité et incertitude, bas salaires, mauvaises conditions de travail, mauvais logements et promiscuité, plus grande morbidité, mortalité infantile, etc. Par contre les classes supérieures s'enrichissent et voient leur situation s'améliorer, grâce aux acquis de la modernité. Quant aux agriculteurs de la périphérie, dont le nombre varie peu, ils doivent s'adapter aux nouveaux marchés locaux, régionaux et nationaux. Mais Gossage ne s'arrête pas aux classes comme telles ni à leurs rapports. Il considère plutôt, à l'intérieur de celles-ci, des groupes occupationnels porteurs probables de modes de vie familiaux particuliers. Ainsi lorsqu'il mentionne la bourgeoisie ou les bourgeois, c'est presque toujours comme sous-ensemble des travailleurs non manuels.

La partie caractéristique de l'ouvrage traite bien sûr des familles et des ménages, c'est-à-dire de 912 couples reconstitués à l'aide des registres paroissiaux de la paroisse de Saint-Hyacinthe-le-Confesseur. L'auteur s'intéresse aux types de mariages, à la composition des ménages et à la fertilité. Il se pose d'abord la question générale de savoir si les nouvelles conditions socioéconomiques de la fin du XIX[e] siècle ont influencé les choix des personnes au moment de la formation des familles. Sa réponse : oui, de façon croissante au cours de la période, les membres des quatre groupes socioéconomiques retenus (agriculteurs, manuels-urbains, journaliers, non-manuels) ont formé leurs familles de diverses façons et fait des choix différents. Entre autres, on observe une plus forte endogamie chez les bourgeois, les agriculteurs et les journaliers et un âge moyen au mariage à la hausse, qui varie selon les catégories d'occupations et d'une cohorte à l'autre, tant chez les femmes que chez les hommes : les bourgeois se marient plus tard que tous les autres ; ils sont suivis, dans l'ordre, par les agriculteurs, les non-manuels, les manuels et les journaliers ; ces derniers se distinguent de tous les autres en se mariant plus tôt, surtout à la fin de la période. Dans l'ensemble l'âge au mariage évolue donc selon le modèle général observé ailleurs en période d'industrialisation, les sous-ensembles nouveaux se distinguant des traditionnels.

Au-delà du mariage, Gossage s'arrête au premiers temps du ménage, plus précisément à ce qu'il appelle les *residential strategies*. Pour ce faire, il a pu repérer dans l'une ou l'autre des deux paroisses de la ville 386 de ses 912 couples au premier recensement paroissial suivant leur mariage, toujours en trois cohortes. Qu'observe-t-il ? Premièrement, que 15 couples seulement s'étaient défaits par mort ou séparation, donc une très grande stabilité comme il fallait s'y attendre, étant donné les règles morales et la législation du temps. Deuxièmement, que la composition des ménages variait considérablement : simples (père, mère, enfants), 58,8 % ; complexe (père, mère, enfants, parent veuf de l'un ou l'autre conjoint ou collatéraux), 16,2 % ; simples, 13,2 % ou complexes, 4,3 %, avec extra (pensionnaires, chambreurs, domestiques, serviteurs, apprentis, autres employés) ; enfin des ménages hébergés par un autre ménage, parent (6,5 %) ou non-parent (14 %).

Troisièmement, que la composition du ménage change de façon importante selon le type d'occupation, le quartier de résidence, la cohorte et le voisinage de la parenté : plus de ménages simples chez les agriculteurs que chez les travailleurs de toute catégorie et l'inverse pour les complexes ; plus d'extra chez les bourgeois ; les quartiers ouvriers se ressemblent et se distinguent des quartiers bourgeois et des zones rurales périphériques ; les agriculteurs et les bourgeois habitent plus souvent des maisons seules ; c'est chez les ouvriers qu'on observe le plus de cohabitation et de résidence à proximité de la parenté ; etc. Dans l'ensemble le nombre des ménages simples s'accroît alors que celui des complexes diminue, autrement dit, la famille nucléaire gagne du terrain, mais elle ne remplace pas la famille étendue : celle-ci continue de jouer un rôle important dans le choix du mode de logement, mais en se particularisant de plus en plus selon les sous-ensembles occupationnels. Quel dynamisme crée toute cette mouvance ? L'auteur tente de le découvrir et de le comprendre en invoquant à la fois les caractéristiques des structures sociales en évolution et les tensions tradition-innovation qui marquent la culture de l'époque. Dépassant la statistique et les faits de structure, il analyse des familles représentatives de diverses situations, ce qui ajoute vie et vraisemblance à ses propos.

Poussant plus en profondeur ses interrogations, Gossage scrute les indices de fertilité : celle-ci a-t-elle diminué pendant le passage à la société industrielle ? si oui, pourquoi ? le degré de fertilité a-t-il changé selon les caractéristiques socioéconomiques des couples ? Pour des raisons techniques, cette partie de l'enquête porte sur l'ensemble ou sur un sous-ensemble des 386 femmes repérées parmi les 912 couples du début. Impossible encore ici de résumer toute la subtilité des observations, analyses et interprétations. En réponse à la première question, oui, il y a baisse de fertilité chez l'ensemble des femmes, de chacun des groupes d'âge et dans chacune des cohortes. Un seul groupe fait exception : les femmes de 15 à 19 ans de la première cohorte (1854-1861), c'est-à-dire du début de l'industrialisation, dont la fertilité s'accroît. En même temps la mortalité infantile diminue légèrement mais les décès avant la 15e année de vie augmentent. Résultat final, le nombre moyen d'enfants survivants par famille diminue. Dans l'ensemble les observations confirment donc encore les effets attendus en conséquence de l'industrialisation.

À la seconde question, la réponse est aussi positive : il y a baisse de fertilité des femmes de chaque groupe d'âge, sauf celles de 15-19 ans, pour l'ensemble de la période, mais avec variation selon l'âge de la femme au moment du mariage et selon l'occupation du mari. agriculteurs. Deux modèles de comportement apparaissent : certaines se marient tôt et continuent d'avoir des enfants jusqu'à un âge avancé, d'autres se marient plus tard et cessent plus tôt d'enfanter. Puis distinguant les trois cohortes, on note entre autres une baisse beaucoup plus continue chez les femmes des urbains non manuels de la dernière cohorte, dont les bourgeois, que chez celles des deux autres cohortes. Malgré l'inégalité de ses ensembles statistiques, l'auteur s'efforce avec beaucoup de prudence, de dégager des traits généraux et des particularités propres à chacun des groupes d'occupations. Cela fait, il pose la question de savoir quelles médiations culturelles ont pu justifier et rendre possibles ces changements. Sur le mode hypothétique, il considère le rôle possible de nouveaux apports culturels venus de Montréal ou de l'étranger, qui auraient contribué

à remettre en question, entre autres, les rapports de genres. Encore ici, une abondance de cas vient illustrer et appuyer sa pensée.

Malgré la faible taille de l'échantillon traité, malgré les difficultés à standardiser certaines informations, *Families in Transition* s'avère un ajout fort important à la connaissance non seulement de Saint-Hyacinthe mais aussi de la société canadienne-française du Québec à la fin du XIX[e] siècle. Tout en étant très particulier, le cas de cette ville de la vallée de la Yamaska ne peut pas avoir été unique. Sous une forme ou sous une autre, l'essentiel de ce qu'on y trouve a dû se produire dans d'autres villes québécoises en voie d'industrialisation et, par diffusion, ailleurs dans la société. Reste à repérer la multitude des variations et à les comparer, ce que Gossage a déjà amorcé sur plusieurs points. Déjà une chose paraît sûre : l'hypothèse générale de recherche dans ce domaine doit dorénavant reconnaître que la « modernisation » de la société a commencé beaucoup plus tôt qu'on ne le croyait et avec des différences importantes selon certaines catégories socioéconomiques.

Au fil des pages, certains passages de *Douceville en Québec* (Colette MOREUX, Les Presses de l'Université de Montréal, 1982), me sont revenus à l'esprit. Ne traite-t-elle pas, elle aussi, de la « modernisation d'une tradition » dans une autre petite ville industrielle un siècle plus tard ?

Marc-A. LESSARD

Département de sociologie,
Université Laval.

René HARDY, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec, 1830-1930*, Montréal, Boréal, 1999, 284 p.

Livre important, livre-bilan et aussi livre-programme, véritable livre d'histoire sociale. Le propos est à la fois circonscrit et ambitieux : expliquer pourquoi, et surtout comment, la société franco-québécoise a pu devenir, pendant environ un siècle, un bloc de catholicité, une zone de « pratique unanime » comme il en a existé dans « peu de pays au monde à l'approche du XX[e] siècle » (p. 136). Avant ? Sous le Régime français, une Église certes socialement importante mais non dominatrice. Puis, jusqu'aux mouvements révolutionnaires de 1837-1838, un statut institutionnel incertain et une influence minée par la montée en puissance de la contre-idéologie libérale. Après ? La Révolution tranquille, évidemment, la laïcisation à marche forcée, précédée par une « lente dissolution de l'influence de l'Église » sous l'effet croisé de l'urbanisation et de l'industrialisation. Entre les deux, donc, cette excentricité de l'histoire québécoise : cette plage où l'essentiel du contrôle social est, peu ou prou, clérical et l'adhésion en apparence universelle. Voilà la chronologie. Un des mérites du livre, du reste, est de la raffiner. L'auteur nous convie à faire l'exercice de tenir ensemble plusieurs temporalités, à suivre plusieurs courbes indiciaires qui se croisent cependant quelque part dans l'histoire et expliquent, ensemble,